

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 16

Artikel: L'oeuf enchanté : (conte de Pâques)
Autor: Clo.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



JAUNE ET BLANC

NOUS sommes dans la semaine de Pâques. C'est la semaine sainte. C'est aussi la semaine des œufs. Jamais il ne s'en consomme autant qu'à ce moment-là. Pourquoi?... Tradition? Coutume? Un peu l'une et l'autre. Mais ne serait-ce pas aussi parce qu'à cette époque de l'année, les poules pondent plus qu'à l'ordinaire. Nous laissons à un initié le soin de vous en dire la raison.

Ce qu'on en casse, ces jours, des œufs; c'est imaginable. Et il y en a de toutes couleurs, comme jadis les pigeons de St-François. Il va sans dire que les poules ne sont pour rien dans ce bariolage. Comme d'habitude, la coquille de leurs œufs est blanche, quelquefois un peu café au lait; on dit que ce sont les meilleurs.

« Croquer » les œufs est le plaisir des gosses, de plusieurs grandes personnes aussi. Il nous souvient du temps où les jours de Vendredi-saint et de Pâques, après avoir assisté au culte du matin, dans des temples archi-bondés, on s'en allait l'après-midi, en famille, dans quelque village des environs, et l'on mangeait des œufs à satiété. Les petiots avaient leur petit museau tout barbouillé de « jaune ».

Le soir, en rentrant au logis, on trouvait une salade de doucette — de « cresson », comme on dit ici — ou de dent de lion qu'on mélangeait d'œufs durs coupés en deux ou en quatre. C'est vraiment très bon.

Parfois, en choquant les œufs, il survenait de drôles de farces. Un des œufs, insuffisamment cuit, se brisait dans la main de son propriétaire, et se répandait sur les vêtements de celui-ci. Et tout le monde de rire, sauf la victime, qui pesait en vain.

Ceci nous rappelle une amusante farce, dont nous fûmes témoins.

Il était un « type » — car c'était un type — très connu des Lausannois, qui, en échange de deux ou trois décis, aimait à lui faire raconter ses aventures, d'ailleurs tout-à-fait imaginaires. Il est mort aujourd'hui.

Un jour que, dans un café, il faisait la description de la façon dont se nourrissaient les peuples sauvages au milieu desquels il avait soixante-dix ans, un de ses auditeurs lui demanda comment ces gens-là mangeaient les œufs.

- Tout crus, avec la coquille.
- Vous les mangez aussi non cuits?
- Non, je les préfère cuits. Mais j'avale la coquille.
- Nous aimerions bien voir ça.
- Oh! c'est très simple. Si vous voulez bien m'offrir une demi-douzaine d'œufs, je les mangerai là, devant vous, avec la coquille.

La personne qui avait amorcé la provocation s'en va à l'office et en rapporte six œufs, qu'elle dispose de façon spéciale sur l'assiette.

Et l'expérience commence. Un, deux, trois œufs sont avalés, ainsi que leurs coquilles.

Au moment où le mangeur plantait les dents dans le quatrième, l'intérieur, liquide, s'échappe

de sa bouche, lui barbouillant de jaune et de blanc le visage et maculant ses habits.

Eclat de rire général. Mais lui ne riait pas; il était furieux; il nous aurait mangés tout crus et tout habillés. X.



ON HOMO QUE VAO REVEINDZI SA FENNA

QUAND l'est qu'on valet sè met la corda ao cou po fèrè la grand chò, c'est binsu que l'est amoirào dè sa mià, et que dè son cotè la gaupa est tota foula dè li. Assebin faut vaîrè coumeint sont be n'hirào d'à premi, kà n'ont pequa cousin que cauqon l'ao copai l'herba dèzo lè pi; sè p'avovent vaîrè tant que lo dzo est long, sè cocolà, sè fèrè 'na masse dè petits serviço, et tandi que la djeina fenna re-càod on boton dè diéton, se n'omo l'ai allumè lo fù, l'ai m'od lo café, s'è bin l'ai plionnè lè truffès po l'ai bailli d'ao bon teimps, et que ne sà-t-on bin pou se ne maniyè pas onco la patta d'èze! Enfin quiet: l'est on vretablo paradis! Mâ pè malheu, bin souveint l'est on paradis que n'a que 'na crouie baragne po lo séparà dè l'eimfai, iò faut bin pou po fèrè regatà dè z'amoirào. Lè villiès dzeins que vayont bè, lo s'avovent dza d'avango, kà on lè z'out prao soveint derè quand vayont passà 'na noce: « Cè pourro Djan preind quie on fameux majo, assebin n'est pas li que vao portà lè tsaussès. » Ao bin: « C'lia pourra Lisette n'a pas tot pliorà ao bri. » C'est que lè villiò savont bin coumeint cein va dein stu mondo. D'a premi que sont marià, elliao jeunesse vont bin, po cein que font tot cein que p'avovent po sè fèrè pliesi et que sè catson on boccon l'ao défauts; mâ quand l'est que volliont repreindrè l'ao z'èsès et que coumeincant à sè cognàitrè bin adrai, va-t-ao diablo! adieu lè cajolâies et lè petits mots. L'homo vint bordon, la fenna rèsse et piorne et adieu lo paradis.

Eh bin l'est dinsè que l'est z'u per tsi Bonbardier. Rien dè pè galé que son ménadzo lè premi teimps; mâ ein après, quand Bonbardier sè fut met à bâirè, ma fai cein allà rudo mau.

Onna nè que revegnai d'ao cabaret, la nièse coumeincà pas petout arrevà à l'hotò. Lo gaillà sè mette de 'na t'la colère d'on mot que sa fenna l'ai dese, que la v'ollie tià. La fenna preind poaire et sè sauvè tsi sa vesena. Bonbardier tracè après, sè travève solet contrè duè pernettes que l'ai ein diont pi que peindrè, et lè menacè dè lè tià totè duè. La vesena, que ne sè tsaillesai pas dè passà l'arma à gautse dè sta manàire, cor crià se n'homo qu'ètai pè lo cabaret.

— Vins vito! vins vito, Abran! se le l'ai fà, Bonbardier fà lo trafi à sa fenna per tsi no et no vao tià totè duè!

Abran que n'avai pas coâte dè quitta sa quartetta dévant que le sai bussa et qu'amavè binsu atant sa fenna què Bonbardier la sinna, l'ai repond :

— Ah! lo bougro, vo vao tià!... Eh bin laissez lo pi fèrè, et lo trovèri pe tard, cé tsancro dè matin!

Au restaurant. — Un petit morceau de bouchon tombe dans une coupe de champagne. Sait-on ce que ce simple incident peut permettre de reconnaître la nationalité de ses voisins?

Il suffit d'observer ce qui se passe. L'Anglais appelle le garçon et demande une cuiller pour enlever le morceau de bouchon qui surnage.

L'Allemand réclame un autre verre avec une nouvelle bouteille.

Le Français enlève le bouchon avec le bout du doigt.

L'OEUF ENCHANTÉ

(Conte de Pâques.)

I

STEPHANE Hébart venait d'avoir la première entrevue avec Perlette, une cousine inconnue. Promis l'un à l'autre depuis leur naissance en raison d'arrangements de famille et de fortune, ils ne s'étaient pourtant jamais vus.

Quand la jeune fille eut atteint dix-sept ans, on jugea prudent de ne pas différer la présentation et l'engagement des fiançailles.

Stéphane, beau type masculin comme extérieur, était féminin d'âme et sa caractéristique était une timidité maladive qui devenait insurmontable lorsqu'il se sentait profondément impressionné. Dans ces cas-là, une sorte de paralysie l'envahissait, annihilant la finesse de son intellect et les qualités foncières de son cœur délicat.

Dès la première vision de Perlette, il fut ensorcelé. Celle-ci, surnommée « l'Oiseau-mouche » parce que toute menue, vive et preste, avait dans son envolée petite personne le chatoyant aspect de ce mignon joyau ailé.

Grâce à la présence de sa mère se chargeant des premiers frais, Stéphane comme prétendant se tira d'affaire lors de la première visite sans trop de difficulté. Grand, mince, distingué, son aspect ne pouvait que plaire; son silence sembla la preuve d'une réserve naturelle de très bonne éducation.

La jeune fille, surtout amusée de compter pour quelqu'un et d'être mise en évidence, se rendit compte que son cousin ferait un mari flatteur. On se sépara ravis les uns des autres après que Stéphane, ému à souhait, eut passé au doigt mignon l'anneau des fiançailles. Puis il fut autorisé à venir chaque jour faire sa cour officielle.

— Il faut que nos enfants apprennent à se connaître, prononcèrent judicieusement les parents de l'un et de l'autre, et l'on décida qu'on leur laisserait dans ce but le loisir de causer sans témoins.

C'était, il semble, ouvrir pour eux la période délicate qui précède le mariage. Ce que nous appellerons le « vernissage » de l'exposition des cœurs.

II

— Ce n'est pas un homme, c'est un bel automate, se disait quelques jours après Perlette, absolument déconfit. Le fait est que le pauvre

Stéphane n'avait pu encore surmonter près d'elle sa terrible infirmité.

— Mademoiselle... ma cousine... oui... non... elle n'en tirait avec ces monosyllabes que quelques lambeaux de phrases, de pénibles lieux communs. Et plus elle cherchait à animer ces conversations languissantes, plus ses yeux et son esprit pétillaient, plus il avalait sa langue, son extase grandissante ne pouvant s'exprimer comme il l'aurait voulu.

Aussi, furieux contre lui-même, Stéphane sortait absolument découragé du troisième tête-à-tête du même genre où, il le reconnaissait avec désespoir, il s'était montré absolument idiot.

« Il faut en finir, se disait le pauvre garçon, il me faut trouver un moyen de savoir lui parler, mais lequel ? lequel ? Ah ! je saurais si bien dire ce qui chante dans mon cœur, si je pouvais réussir à être « moi » ! Je le pressens, elle va me rendre ma parole. »

Et le triste amoureux ne put s'empêcher de constater l'ironie qu'il y aurait à lui rendre ce qu'il n'avait su donner encore.

Il ne se trompait pas. Perlette venait de décider que le lendemain ses parents, sur sa demande, assisteraient à la visite quotidienne, tenant à les prendre à témoins de la découverte lamentable qu'elle avait faite, à savoir que leur candidat n'était qu'un sot payant de mine.

Jusqu'à là elle n'avait fait part à personne de sa désillusion. Si l'on rompait le mariage annoncé, connu de tous maintenant, quels ennuis pour elle et sa famille !

Stéphane continuait à se creuser désespérément la tête, tout en suivant la rue qui le ramenait chez lui. Machinalement, ses yeux se portaient sur les étalages où s'alignaient des œufs de Pâques de toutes grosseurs ; à la suite venait un grand dépôt d'articles de Paris. Devant ce dernier, Stéphane, soudain inspiré, eut un temps d'arrêt. Une idée lumineuse, magique, venait de surgir en son esprit. Il entra en coup de vent dans le magasin, demanda le patron et s'enferma avec lui. Au bout d'un moment, il sortait radieux.

— Monsieur peut être tranquille, lui disait le marchand, tout sera chez elle d'ici une heure avec les instructions. J'y veillerai moi-même.

III

Les événements prennent vite des proportions grandioses, rompre avec les Hébart serait presque un drame. Perlette voyait la nécessité de ne pas agir trop brusquement. Quand ses parents auraient acquis comme elle la triste certitude, ce serait affaire à eux de dénouer la situation sans tapage. Elle attendait donc pour en parler leur présence à l'entrevue de ce jour. C'est alors qu'on vint la prévenir que Stéphane Hébart, retenu par une affaire, ne viendrait que le lendemain. Il faisait savoir qu'il envoyait quelque chose pour le remplacer...

Intriguée, Perlette se trouvait en face d'un volumineux colis sur lequel le mot « personnel » s'inscrivait en gros caractères, elle en défit les nœuds, un billet accompagnait l'envoi.

« Ma cousine, écrivait correctement Stéphane, permettez-moi de vous offrir le gramophone ci-joint, vous priant, comme grand faveur, d'en faire l'essai seule, de suite, sans témoin.

Suivait la façon claire dont Perlette devait s'y prendre pour manœuvrer et faire parler les plaques.

— L'idée me réjouit, pensa l'enfant ; c'est une jolie pensée de me donner la primeur d'un joli concert, cela m'amusera davantage qu'une conversation avec le « muet ».

Dans un œuf de satin blanc, d'une envergure peu commune, un superbe gramophone était couché ; entouré de ses accessoires, il sommeillait encore silencieux. La petite fiancée ajusta le vaste cornet, plaça l'instrument à bonne portée, le monta suivant les indications détaillées, puis, un charmant sourire aux lèvres, s'installa commodément en face.

— Bonjour ma Perlette, la plus jolie, la plus aimée des fiancées, prononça au même instant l'accent ému mais distinct de Stéphane Hébart.

Interdite, un peu effrayée, la jeune fille se

tourna vivement vers la porte. Celle-ci était close. Dans la pièce déserte, il n'y avait qu'elle et... le gramophone en action.

La voix de son fiancé continuait à se faire entendre. Et comme il s'exprimait facilement ! Les douces paroles qu'il savait dire, celui qu'elle traitait si impertinément tout à l'heure. Avec quelle éloquence sentie et profonde il contait les rêves du passé, les extases du présent, l'enchantement de l'avenir. Invisible, Stéphane était là vivant, vibrant !

Elle écoutait, croyant rêver. Jamais personne ne lui avait dit pareilles choses. Dans son âme d'enfant toute neuve, une tendresse inconnue et chaude s'infiltrait lentement, sûrement, goutte à goutte, allant à celui qui lui versait la caresse prenante des premiers mots d'amour.

Il y eut un arrêt, la première plaque avait passé ! mais il en restait d'autres...

La remplacer, remonter l'appareil, ce fut l'affaire d'une seconde. Perlette, haletante, voulait entendre encore ; elle eût désiré que cela durât toujours. Le monologue sur le même sujet ne tarissait point, Stéphane parlait, parlait, se dédommageant en une fois du roulement forcé de tout ce qui n'avait pu franchir ses lèvres depuis qu'il la connaissait. Toute la nuit précédente, il l'avait employée à entretenir ainsi Perlette, et Perlette à son tour l'écouta des heures, gardant jalousement pour elle ces charmants discours qui ne s'adressaient qu'à elle.

IV

Blottie sur une causeuse, l'après-midi suivante, elle attend la visite de son fiancé. Une impatience et craintive curiosité mêlée d'émotion vague l'agite. Quand il l'aborde, une inaccoutumée confusion rose envahit le visage de la jeune fille. L'écho des choses tendres n'a pas quitté son oreille.

La vue de cette rougeur significative achève de dissiper ce qui restait d'embarras à Stéphane. Comme il n'est plus seul à être intimidé, il prend enfin possession de toute sa maîtrise. Son regard inspecte rapidement la pièce, n'apercevant pas ce qu'il cherche :

— Où l'avez-vous mis ? est sa première parole.

— Dans ma chambre, murmure-t-elle le front bas comme une coupable.

Un sourire joyeux accueille cette réponse et, comme la jeune fille le regarde en dessous, ils se mettent à rire tous les deux.

— Perlette, dit-il avec assurance, je n'aurais plus besoin maintenant de vous faire mouder mes paroles, elles vont sortir toutes seules, mon aimée.

Et, devenu très brave, Stéphane se rapproche davantage, s'assied tout près, bien près de la petite fiancée muette à son tour de cette métamorphose heureuse.

— C'était, continue-t-il, un bien gros œuf de Pâques à offrir au si petit oiseau que vous êtes ! mais pour y enfermer à l'aise à la fois mon amour et ma si douloureuse timidité, j'ai failli n'en pas trouver d'assez grand ! Clo.

JEUX D'ENFANCE.

SAVEZ-VOUS jouer au noble jeu de *Raguille-ton-moineau* ? Les accessoires en sont simples : des cailloux ; les rites en sont grands : des formules à la Romaine.

Le *moineau*, c'est une petite pierre, aussi ronde que possible, et qu'on pose sur un endroit quelconque faisant saillie au-dessus du sol. A dix mètres de là, environ, les joueurs sont dans leur camp, marqué par une ligne creusée dans le sol avec la pointe du soulier. Ils sont armés chacun d'un pavé. Il s'agit de viser le moineau et de le *déguiller* d'un coup de pavé. Bien frappé, le moineau s'envole à une grande distance de son socle, et le *raguilleur* — en langue étrangère : le garde-camp — doit lui courir après et le remettre en place, après quoi il a le droit de toucher tout joueur qui n'est pas rentré au camp. Celui qui se laisse attraper remplace le *raguilleur*. Si le moineau n'est pas tombé, les joueurs stationnent autour de lui, à côté de leur pavé

qu'ils n'osent pas toucher, sous peine d'être pris s'ils ne peuvent se mettre à l'abri dans leur camp. Au fond, voilà tout ; c'est simple, mais il s'y joint les formules sacrées, le pouvoir des mots. Nous savons des prières pour arrêter le sang qui coule, nous connaissons des maximes pour empêcher les fraudeurs. Le garde-camp, désigné par l'empro fatal, doit se protéger contre les mauvais tours des joueurs en articulant à haute voix l'exorcisme suivant : « *Défense de faire des crasses !* » Il peut aussi varier la forme et dire : « *Défense de tout !* »¹ S'il néglige ce rite, il peut être trompé impunément par les joueurs.

Mais il y a la contre-partie : tout joueur qui jette son pavé *sans prononcer une parole* est, de ce fait, désigné pour remplacer le *raguilleur*. La parole à dire est absolument libre ; cependant, comme disait le poète : « *Il est un heureux choix de mots harmonieux* » dont on se sert volontiers pour capter la chance. Aussi disions-nous de préférence, et comme si un sort favorable y était attaché : « *Ah ! la bonne ciclette !* », « *Oh ! les belles pattes d'ours !* » Cette dernière formule dans sa botanique rudimentaire, dénote l'homme des champs, peut-être même celui de la préhistoire, car le jeu me paraît ancien ! La *ciclette* pourrait avoir une origine astronomique : le cycle de l'année ! A moins qu'il ne faille pas remonter à de si profondes sources.

* * *

Au jeu du *basculot*, chacun désirait être garde-camp ou, comme nous l'appelions : le *parade*. On taillait en forme de navette de tisserands un morceau de sapin long d'une dizaine de centimètres. C'était le *basculot*, pointu aux deux extrémités, renflé en son milieu. On le plaçait sur une borne, sur un tas de planches ou ailleurs, de façon que la partie antérieure dominât le vide. Les joueurs, casquette ou chapeau à la main, lui faisaient face, sur une ligne, à quelque distance. Les mots consacrés s'échangeaient :

Garde-camp : Parade ?

Joueurs : Prêts !

D'un bâton, le garde-camp frappait le *basculot* qui partait en l'air en basculant sur lui-même — d'où le nom du jeu — et venait tomber dans la ligne des joueurs. Chacun tâchait de le recueillir dans son chapeau. Le plus habile devenait d'office garde-camp. Si le *basculot* tombait à terre, il fallait vite s'en emparer et le jeter contre le garde-camp qui n'avait pas le droit de quitter sa place, mais pouvait se baisser, se couvrir le ventre et faire tout autre geste protecteur pour éviter le projectile. Atteint, il cédaît sa place au joueur qui l'avait visé.² Le garde-camp maladroît qui manquait trois fois son *coup* sur le *basculot* était remplacé et prenait rang dans la ligne.

Il n'y avait jamais d'arbitre dans nos jeux dans les cas douteux, le jugement de la masse — vox populi — l'emportait. Je n'ai pas souvenir d'injustice commise.

(A suivre.)

Avv.

¹ C'est ici un trait prouvant la haute sagesse de l'enfant. Les lois les plus diverses du pays ont été prises cette formule si pure, si simple, si enfantine. On voit, par exemple : « Un pour tous, tous pour un — Défense de tout » ; « Liberté et patrie. — Défense de tout » !

² Souvent aussi, on jetait le *basculot* contre le *basculot* que le garde-camp déposait par terre à la limite de son camp.

Maman et Bébé. — Une maman dit un matin son petit garçon :

— Nous avons du monde à dîner, Bébé ; tu seras convenable, tu attendras en silence que je t'offre les plats qu'on apportera.

— Oui, maman, répond Bébé.

A table, on sert de la crème au chocolat. Alors Bébé s'écrie :

— Maman, je t'en prie, n'oublie pas de m'en offrir deux fois !

Trop curieuse. — Une dame pose des questions une cuisinière sans place.

— Où avez-vous servi en dernier lieu

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.